

# L'ACTION NATIONALE

Volume LXVIII, Numéro 3

Novembre 1978

\$1.50

**FÉDÉRATION? ASSOCIATION? INDÉPENDANCE?**

par Jean Genest

**L'EXPÉRIENCE QUÉBÉCOISE (II)**

par Delmas Lévesque

**POUR MIEUX CONNAÎTRE GROULX**

par Pierre Trépanier

**MONTÉE DE L'EXOGRAMIE CHEZ LES JEUNES  
FRANCOPHONES HORS QUÉBEC**

par Charles Castonguay

**L'ACTUALITÉ SUR LE VIF**

par Patrick Allen

**ÉGALITÉ DE DROITS POUR LES PEUPLES CANADIEN  
ET QUÉBÉCOIS**

par Jean-Yves Chouinard

**LE DOSSIER FORD ET GENERAL MOTORS**

par Jean-Marie Cossette

**TÉMOIGNAGE SUR LE KIBBOUTZ**

par Esther Leclerc

**DE LIONEL GROULX À MARCEL RIOUX**

par Albert Rioux

**ÉLÉMENTS D'UNE POLITIQUE SCIENTIFIQUE  
DU QUÉBEC**

par Michel Brochu

**DÉLIRES — LA VIE SOUVERAINE**

par André Gaulin

# Pour mieux connaître Groulx

par Pierre Trépanier

Rarement des heures consacrées à la lecture m'auront paru aussi agréables, aussi stimulantes. C'était des heures en compagnie de Lionel Groulx. Je les dois, vous les devrez, à Georges-Émile Giguère, à un groupe de collaborateurs sous la direction de Maurice Fillion et surtout à Guy Frégault<sup>1</sup>. Frégault qui nous revient pour la dernière fois avec une oeuvre remarquable par l'esprit qui l'anime, par la pensée et le style. Aucun disciple de Groulx n'a été plus digne de lui, littérairement parlant, que Frégault. Les deux manifestent une commune ferveur disciplinée, une rigueur, une élévation exemplaires, servies par un admirable talent d'écrivain, avec, chez Frégault, plus de sobriété. Ce qui m'a toujours le plus touché chez Groulx, c'est la tension vers l'idéal choisi et la sévérité qui en est la condition et la rançon. Cette qualité, que partageait Frégault, je ne la retrouve guère, à un degré aussi éminent, que chez Victor Barbeau.

Georges-Émile Giguère a écrit une biographie populaire, sans prétention, promise sans doute à une large diffusion. Le récit, un peu capricieux, n'est pas rectiligne, laisse place souvent aux commentaires. L'auteur a beaucoup insisté sur le milieu physique et l'environnement humain qui ont fait Groulx. Avec raison: les Rapailages le disent assez pour qu'il ne soit pas permis d'en douter. Même signification du débat sur le régionalisme en littérature. Une conclusion fondamentale, donc, à retenir car d'autres auteurs y font écho: le fondement solide de la pensée de Groulx est populaire, c'est l'identité profonde, l'instinct du peuple. Dans les termes de Frégault, c'est le "patriotisme" de Groulx. La doctrine de Groulx est l'édifice intellectuel que l'homme instruit a élevé sur ces fondations: le "nationalisme" de Groulx, toujours d'après Frégault. Dans le premier cas, culture populaire; dans le second, culture savante. Giguère rappelle ensuite les interactions du catholicisme et du nationalisme qui rendent compte de l'édification

---

1 G.-É. Giguère, Lionel Groulx, Biographie, "Notre Etat français, nous l'aurons!...", Montréal, Bellarmin, 1978.  
M. Fillion, sous la dir. de, Hommage à Lionel Groulx, (Montréal), Leméac, (1978).  
G. Frégault, Lionel Groulx tel qu'en lui-même, (Montréal), Leméac, (1978).

progressive dans la conscience de Groulx, d'abord, puis dans ses écrits, de son exigente synthèse. Une synthèse, il faut le reconnaître, qui n'est plus accordée au Québec contemporain car celui-ci n'est plus une chrétienté. La société québécoise a éclaté, elle est pluraliste. Or, aux yeux de Groulx, la foi était indispensable, fondement, ciment, justification, garde-fou de sa doctrine. Ce que Groulx couchait dans son testament, en parlant des Québécois, qui oserait l'écrire en 1978: "(...) petit pays et petit peuple qui, parce que catholiques, m'ont toujours paru la grande entité spirituelle en Amérique du Nord." Je ne déplore rien et ne juge pas: je constate. L'actualité de Groulx est ailleurs.

Giguère examine aussi la question: le nationalisme de Groulx était-il séparatiste? Sa réponse n'est pas fausse, mais elle n'est pas satisfaisante. Il y répond un peu à la manière de Groulx, avec plus de subtilité que de clarté. Groulx, affirme-t-il, n'était pas séparatiste. Mais il ajoute, du même souffle: "Un parti politique qui propose avec la souveraineté de multiples associations n'est pas davantage séparatiste, terme qui convient mieux à tous ceux qui refusent ces associations, avec la souveraineté, l'autonomie et l'indépendance politique (p. 157)." C'est esquiver, me semble-t-il, le fond du problème.

Dans *Hommage à Lionel Groulx*, François-Albert Angers envisage la question d'une manière qui n'est pas sans analogie avec celle de Giguère:

Mais finalement, insistera-t-on, Groulx était-il oui ou non indépendantiste? La question ainsi posée (...) est sans issue parce qu'elle part d'une problématique de combattants qui tendaient à classer les Canadiens français en deux catégories: ceux qui appuyaient formellement le mouvement indépendantiste — ce que Groulx n'a jamais fait — et les autres, qui sont pris forcément alors comme les fédéralistes, dans le sens péjoratif de faire passer avant tout la Confédération, quoi qu'il arrive au Québec (p. 27).

C'est encore déplacer le problème. Mais les deux auteurs s'entendent évidemment pour affirmer que le nationalisme de Groulx était d'abord québécois et que sa logique mène en définitive à l'indépendance. C'est de Frégault que viendra l'explication la plus convaincante.

La contribution de M. Angers à notre connaissance de Groulx réside dans l'insistance qu'il met à voir dans ce dernier un homme politique, au sens large du terme. Frégault dira: un homme d'action.

*Hommage à Lionel Groulx* comprend plusieurs autres textes intéressants, tel celui de Benoît Lacroix sur la religion de Groulx, des témoignages et des inédits sans compter la chronologie dressée par Madame Juliette Lalonde-Rémillard, utile sans doute, mais qui ne remplace pas celle, beaucoup plus détaillée, que propose Jean Genest dans le numéro spécial de l'Action nationale intitulé "Lionel Groulx, ptre" (juin 1968).

J'ai dit, dans les pages de cette revue, toute l'admiration que suscitait en moi la *Chronique des années perdues* de Guy Frégault. C'est avec la même admiration que je salue, du même auteur, *Lionel Groulx tel qu'en lui même*. Cet ouvrage-ci m'apparaît d'ailleurs comme la suite de celui-là. Les deux nous aident à approfondir notre connaissance du Québec. Raconter Groulx avec la perspicacité de Frégault, c'est expliquer Groulx; expliquer Groulx, c'est expliquer le Québec.

Frégault a voulu être véridique et tendre dans son analyse de Groulx. . ne considérer que la logique implacable de certains passages, on perd de vue la tendresse. Mais, quand on ressaisit d'un geste ces deux cents pages, une fois la lecture achevée, on prend conscience de toute la tendresse disciplinée qui voudrait frémir à chaque paragraphe. Quand on parle de Groulx, l'hommage, pour être digne de son objet, ne peut être que la vérité. Vérité sur un homme, vérité sur un peuple et un temps qui l'ont fait et qu'il a faits. Le lecteur trouvera dans ce livre l'une des interprétations les plus lucides et les plus profondes de notre 20e siècle. Qui, par exemple, mieux que Frégault, peut parler de la révolution tranquille? Mais ce livre n'est pas qu'une oeuvre d'historien: on y puisera des aperçus qui sont d'un fin observateur, des réflexions qui sont d'un grand moraliste, au sens le plus noble du terme, au sens qu'il faut l'entendre quand on dit que Groulx, Barbeau et Frégault sont des moralistes. Et tout cela, je le répète, sans complaisance aucune, avec le souci de ne rien celer et de faire face. Ain-

si comment contester la justesse de l'observation suivante?

L'opinion canadienne-française a toujours abrité deux tendances majeures: d'un côté, une majorité qui s'accommode du monde comme il va, accueillante au loyalisme, patiente avec les impérialistes, parlant anglais avec les anglophones, cliente des partis traditionnels, conservatrice, quelle que soit son étiquette, sage avec le clergé, pensant plutôt librement avec ceux qui, sans trop de bruit, en font autant, prenant ses idées à l'étalage et faisant son nid où elle peut; de l'autre, une minorité qui, comme toutes les minorités, se prend volontiers pour une élite, s'applique à redresser les sentiers et les esprits, peuple les sociétés nationales, proclame son attachement à la langue française, lit la bonne presse et parfois les bons livres, manifeste une humeur généralement maussade, incline au cléricisme, exalte les valeurs rurales et se définit comme nationaliste (p. 159-160)

J'ajouterais: ils sont moins nombreux qu'on croit les Québécois qui n'ont pas varié, qui n'ont pas vu dominer, selon les méandres de leur existence, tantôt une tendance, tantôt l'autre, quand ce n'est pas un mélange des deux.

Elles sont à méditer aussi les lignes où l'auteur nous convie à réfléchir sur la tentation passéiste (p. 43). Et peut-on exprimer de façon plus saisissante la continuité nationaliste au Québec?

Il importe peu que, dans l'immédiat, la formule [Maître chez nous!] ait été tirée de la rédaction d'un fonctionnaire; elle avait sa source dans l'action de Groulx, qui avait elle-même sa source dans son école; et celle-ci avait mieux que des devanciers: une histoire avant elle, qui se confondait avec l'histoire (p. 169).

La continuité nationaliste et sa légitimité, puisqu'il faut encore la défendre<sup>2</sup>. Car le patriotisme, le nationalisme équilibré — arbitrage cohérent entre les libertés individuelles et les réalités collectives dont elles ont besoin pour leur épanouissement — ne sauront être qu'un humanisme: il vient de très loin,

---

2 Cf. M. Morin et C. Bertrand, "Dénationaliser l'État", *Le Devoir*. 18 mai 1978 p. 5; 19 mai, p. 5-6; 20 mai, p. 5 et 23 mai, p. 5.

de la nécessité, de la dignité aussi, d'appartenir à cette espèce humaine, dont c'est l'inéluctable, obscur et magnifique destin que de voir l'épanouissement de l'être unique passer par les contraintes et les chances d'une communauté fraternelle (p. 228).

Aucune digression dans ce qui précède. Il est toujours question de nous, donc de Groulx. Groulx en effet a été poussé par l'élan vital de son peuple en même temps qu'il a été freiné par les contraintes pesant sur celui-ci. Les attitudes de Groulx, "dans leurs variations, jusque dans leur recherche d'une difficile cohérence, [...] ne font que reproduire les aspirations déçues et les angoisses de la collectivité dont il est issu" (p. 222). Groulx s'est contredit. Non pas bien sûr sur sa passion catholique et française, son indéfectible attachement à l'idée de libération économique et politique de sa nation, au rêve qu'il caressait pour elle d'un avenir de dignité et d'accomplissement. Non, mais sur le point très précis de l'indépendance. Une évolution circulaire, qui embarrasse visiblement l'auteur intègre et sincère des *Mémoires*. La vérité est que Groulx indépendantiste à sa façon en 1922, ne l'est plus en 1935 et 1937. La vérité est que ce n'est pas Bourassa qui s'est éloigné de son credo nationaliste canadien, mais Groulx, en 1922, pour y revenir dans les années trente. Bourassa soutenait les mêmes idées dans les années 1920 qu'au début du siècle, au moment de son échange de vues franc et direct avec Tardivel, indépendantiste affiché. La vérité est que la célèbre formule de l'État français a connu, suivant les époques, des glissements de sens, tantôt État indépendant, tantôt province consciente de sa mission. Groulx avait le droit d'évoluer, puis de chercher, en toute sincérité, son unité. Nul ne le lui disputera. Mais l'historien qui se penche sur lui a le devoir de découvrir pourquoi il a varié. L'explication est complexe, comme le phénomène. Elle ne diminue en rien notre admiration pour Groulx, mais nous le rend plus attachant dans sa pénible quête, pour son petit peuple, d'un destin à la mesure de son histoire.

Pour Frégault, Groulx est plus homme d'action qu'historien. Entendons-nous. Il s'agit d'une question de degré dans l'excellence. On ne conteste pas la valeur éminente de son oeuvre historique. Mais Groulx a lui-

même avoué que ce sont ses supérieurs qui lui ont confié cette tâche, que, par obéissance, il a acceptée. Il sera toujours tiraillé entre son penchant pour l'action et son devoir d'état. Frégault a raison de conclure son premier chapitre ainsi: "figure de maître et de directeur spirituel, mais véritablement et par-dessus tout figure de chef" (p. 51). Ici il y a un paradoxe. Parce que clerc, Groulx ne pouvait aller jusqu'au bout de sa trajectoire de chef national; d'une certaine manière, pourtant, il a été un chef national parce qu'il était clerc. C'est ce qui amène Frégault à porter un de ces jugements limpides dont il a le secret.

Voilà un corps [le clergé] trop rapidement qualifié de dominateur, alors qu'il n'est que dominant, et dominant parce que, en même temps que la responsabilité dont elle fait, à tous les sens du terme, l'économie, la société canadienne-française lui abandonne une fonction que la nation assume dans la plupart des pays libres [i.e. l'éducation], Même divisé, loyaliste en haut, patriote en bas — cela en très gros: il faudrait ici plus que des nuances —, ce clergé se révèle plus qu'aucun autre corps en mesure de soutenir les sujets d'élite que le peuple lui fournit; de tous les ordres, c'est probablement celui dont les assises populaires sont les plus larges et sûrement celui dont les idéaux sont les plus élevés. Le talent de Lionel Groulx peut s'y développer; il le peut, ce qui importe aussi, dans une relative sécurité (p. 51).

Le chapitre 2 étudie Groulx en tant qu'historien. Il montre jusqu'à quel point Groulx écrivait l'histoire pour préparer l'avenir; jusqu'à quel point son interprétation s'enracinait dans le vieux fonds de culture du Canada français (patriotisme et messianisme). L'auteur met à nu ce qui lui semble une faille logique dans la synthèse qu'a élaborée Groulx de notre passé collectif, dans sa magistrale Histoire du Canada français: l'évolution constitutionnelle y est décrite, comme un enchaînement de victoires arrachées à la Grande-Bretagne et au Canada anglais, couronnée par l'ultime victoire de 1867. Pourtant, au lendemain de 1867, tout se gâte. Groulx la plupart du temps accuse la veulerie des hommes politiques, mais il lui arrive de mettre en cause les structures. En outre, dans son Histoire du Canada français, l'entité politique qui passe de l'autonomie à l'indépendance, ce n'est pas

le Canada français, mais le Canada tout court. Ici encore se profile la grande ombre de Bourassa; ici encore s'appesantit sur l'historien la masse des idées reçues. Comme son nationalisme, l'oeuvre historique de Groulx paraît ambiguë parce qu'elle marque une transition, que dans l'ensemble Groulx ne réussit pas complètement. À certains moments privilégiés, il a opéré cette transition de façon claire et nette, pour ensuite se laisser ressaisir par les contraintes idéologiques de son temps. La grande actualité de Groulx réside dans ces moments de lumière qu'ont partagés l'homme d'action et l'historien.

Les deux derniers chapitres analysent l'évolution idéologique de Groulx. L'interprétation de Frégault repose sur la lutte que se font en Groulx l'instinct populaire et la culture savante, le patriotisme et le nationalisme, le fond de choses et la formule nationaliste, Groulx tel qu'en lui-même et Bourassa. L'actualité de Groulx date de 1922. Même quand le maître sera revenu à l'ambiguïté du juste milieu, les disciples, la jeunesse continueront à l'écouter à cause de 1922. En 1922, Groulx est donc sorti du rang, idéologiquement parlant, pour prendre contact avec le fond des choses, de l'histoire, du pays, pour renouer, dans les termes de Fernand Dumont, avec le mythe de la genèse, avec le nous-mêmes<sup>3</sup>. Qu'a proposé Groulx en 1922? Pourquoi après est-il rentré dans le rang, tout en entretenant le feu sacré pour le passer aux générations futures?

En 1922, Groulx était indépendantiste. Son indépendantisme était cependant en quelque sorte passif et conditionnel parce qu'il s'entourait de prudenances. On prévoyait l'écroulement prochain de la Confédération. Il fallait se préparer. Il n'en reste pas moins que Groulx, malgré ses précautions, avait posé le problème dans sa juste perspective et qu'il avait mis en cause les structures et non plus seulement les hommes. Personne ne s'y trompait: c'était un manifeste indépendantiste. Il eut l'effet bombe. Écoutons Groulx, il va à l'essentiel:

— La preuve est faite: depuis la Confédération, nous avons discontinué la race; ce fut l'arrêt soudain d'une

---

3 F. Dumont, "Actualité de Lionel Groulx", *Hommage à Lionel Groulx*, op. cit., p. 55-80.

histoire, l'interruption d'un effort qui, depuis deux cents ans, coordonnait laborieusement vers leur fin naturelle les énergies de la Nouvelle-France (p. 183).

Les structures (dualisme) sont coupables autant sinon plus que les hommes:

— Cette aspiration [vers la fin naturelle], le dualisme politique de 1840 et de 1867 l'a affaiblie, parce que l'idéal qui est un, ne peut souffrir ces dédoublements. C'est donc elle, la vieille espérance des ancêtres, qui seule, dans le passé, a su tenir le rôle et la dignité d'une fin, c'est elle qu'il faut ranimer. Elle est d'ailleurs dans la logique de l'avenir; elle jaillit de notre histoire comme sa fleur naturelle; et c'est elle, au fond, avec ses faibles lueurs subsistantes, qui nous a empêchés de sombrer totalement (p. 184).

C'est Groulx tel qu'en lui-même qui parle. Pas le disciple de Bourassa. Un Groulx affranchi des thèmes du nationalisme officiel. Un Groulx visionnaire. Ou encore, dans la prose somptueuse de Frégault:

C'est ainsi que le petit prêtre encore un peu campagnard, avant de devenir un personnage très distingué, de prendre toute sa stature de chef et de s'entourer de toutes les prudences du sage, aurait soudain assumé les aspirations muettes et les rêves jamais oubliés du "petit peuple" en qui il ne voyait pas encore une masse inerte. À travers les alluvions des doctrines, au-delà des œuvres éphémères de l'histoire à demi savante, perçant les épaisseurs de papier du "nationalisme" d'ici et d'ailleurs, il aurait atteint ce que cachent les apparences et découvert, au sens propre, un fond immuable, à la fois souvenir et projet, doute et certitude, conscience et tourment. Alors, il aurait eu la vision de la patrie: *patria*, pays des pères. C'est ce qu'il montre aux fils. Peu important, après cela, les éclaircissements convenables qu'il s'ingénie à formuler et les formules qu'il emprunte à l'actualité. Le "vent qui passe" n'emporte pas tout. Permanente, la vision continue d'émerger des systèmes qui changent (p. 227).

En d'autres termes, Groulx a voulu par la suite filtrer la lumière trop vive de la vision:

Sentiment spontané, son patriotisme est québécois. Il vient du fond de l'histoire et du fond du pays. Cependant, cultivé, travaillé, documenté, réfléchi — c'est le mot juste —, réfléchi, mais attention! dans le miroir des notions savantes que véhiculent l'expression littéraire du na-

tionnalisme français<sup>4</sup> et surtout le nationalisme canadien de Bourassa, il se constitue en système et devient le nationalisme canadien-français de l'entre-deux-guerres (p. 128).

Même dans son texte de 1922, Groulx multipliait les précautions; cette tendance devait aller en s'accroissant jusqu'à occulter presque parfois le caractère proprement québécois de son nationalisme. Pourquoi? Triple prudence, répond Frégault: prudence ecclésiastique, prudence politique et prudence de chef. Un chef a besoin de troupes, nombreuses, le plus nombreuses possible. Il ne pouvait trop devancer l'opinion publique de peur de perdre son audience, comme il était arrivé au franc et trop entier Tardivel.

Mais l'idée indépendantiste n'était jamais bien loin chez Groulx. Il tenait à maintenir une certaine tension des énergies. En 1962, il proférait une nouvelle prophétie: "[...] dans quarante, peut-être trente ou même vingt-cinq ans, — l'histoire va si vite — l'indépendance deviendra l'inévitable solution" (p. 218).

Voilà ce que, sur Groulx, nous apprend Frégault, en vérité et en toute tendresse, dans son beau livre, qui est son testament tout autant que la *Chronique des années perdues*. Celui-là ne trahit plus la lassitude de celle-ci. Entre les deux, s'est interposée la surprise du 15 novembre. Depuis 1960, "une lente 'ressaisie' s'opère" (p. 236). Depuis lors, les Québécois s'occupent "à rassembler les éléments d'un projet de société" (p. 237). L'histoire retiendra sans doute, à la source de cette ressaisie, parmi d'autres facteurs et d'autres acteurs, "un petit homme en noir qui faisait des conférences" (p. 237). Frégault a écrit, à la dernière ligne de sa dernière page: "Qui vivra verra" (p. 237). Conclusion laconique à de si lumineuses évocations. Ses yeux, trop tôt fermés, ne verront pas. Sa plume s'est arrêtée de courir sur le papier, pour notre malheur.

---

4 Après ce livre, on ne peut plus douter de l'influence de Maurras et de son mouvement sur Groulx, quoi qu'en ait dit ce dernier.